

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans  
NEW ORLEANS THE PUBLISHING CO.  
LIMITED

Bureaux: 323 Rue de Chartres  
entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as  
Second Class Matter

Pour les petites annonces de ré-  
clamations, ventes, locations, etc., qui  
se soldent au prix réduit de 10 sous  
la ligne, voir une autre page du  
journal.

### TEMPERATURE.

Samedi 16 août 1913.

Thermomètre de E. Claudel, Op-  
ticien, Successeur de E. & L.  
Claudel, 918 rue du Canal,  
Nouvelle-Orléans, Lne.  
Fahrenheit Centigrade  
7 h. du matin... 81 21  
Midi... 81 25  
5 p. m. .... 80 21  
6 p. m. .... 76 22

### LES NOUVEAUX COLLA- BORATEURS DE L'ABEILLE.

Dans les rudes luttes de la vie  
il n'est rien de plus réconfortant  
que les sympathies effectives  
qui nous viennent de haute sou-  
ce. Aussi est-ce avec la plus  
vive satisfaction que nous annon-  
çons que "l'Abéille" compte deux  
nouveaux collaborateurs. Fra  
Ignotus et Yan de Case, un poète  
et un prosateur, dont nous avons  
publié les premiers articles dans  
notre numéro du dimanche 3  
août.

Ces deux écrivains distingués  
ont déjà obtenu de brillants suc-  
cès dans la presse. Ils sont l'un  
et l'autre des fils du Midi, de  
cette région privilégiée, si fer-  
tile en grands hommes, à laquel-  
le la France doit un grand nom-  
bre de ses orateurs et de ses écri-  
vains les plus éminents.

En mettant au service de "l'A-  
béille" leur talent, leur plume  
alerte et féconde, leur chaude  
verve méridionale, Fra Ignotus  
et Yan de Case obéissent à un  
sentiment de pur patriotisme. Ils  
connaissent les inappréciables  
services que le journal auquel ils  
donnent leur précieux appui, a  
rendu dans le passé et est appelé  
à rendre dans l'avenir, pour  
maintenir en Louisiane la lan-  
gue et les œuvres françaises. Le  
président et la rédaction de "l'A-  
béille" leur en expriment leur  
vive gratitude.

MAURICE LAFARGUE,  
Président-Gérant.

### LA SOUSCRIPTION

Pour la restauration de la Cathé-  
drale St. Louis.

Dans notre numéro du diman-  
che 10 août, nous avons publié la  
dernière liste des souscriptions  
recus, à cette date, par M. Chas.  
J. Théard. Le montant encaissé  
s'élevait alors à \$16,418.50.

La souscription de la somme  
nécessaire pour la restauration  
de l'église métropolitaine du Sud  
sera certainement couverte.

Les Louisianais ont les senti-  
ments de piété filiale trop pro-  
fondément ancrés au fond du  
cœur pour laisser tomber en  
ruines un édifice historique où  
plusieurs générations de leurs  
familles, ont été baptisées et ma-  
riées, où les dépouilles mortelles  
d'êtres qui leur étaient chers ont  
reçu les dernières bénédictions  
de l'église.

Nous adressons un appel cha-  
loureux aux Français et aux ad-  
mirateurs de la langue Française.

La chaire de la Cathédrale St.  
Louis a toujours été occupée,  
pendant le Carême, par des ora-  
teurs éminents, que toutes les  
personnes de haute culture sans  
distinction de croyances religieuses,  
venaient écouter non  
seulement pour entendre un ad-  
mirable exposé des innumérables  
vérités du Catholicisme mais  
aussi pour entendre parler notre  
langue dans toute sa pu-  
reté et dans toute sa suavité.

Nous nous adresserons de  
transmettre au trésorier du com-  
ité toutes les souscriptions, si  
modestes qu'elles soient, qui  
nous seront adressées par nos  
lecteurs et amis.

MAURICE LAFARGUE,  
Président-Gérant.

### NOUVELLES DE M. DE LAAGE.

Notre directeur a reçu une let-  
tre de M. Jules de Laage, qui est  
allé passer l'été en France avec  
sa famille. Après un arrêt de  
quelques jours à New York, nos  
compatriotes sont partis pour  
Paris, où ils demeureront pen-  
dant la majeure partie de leur  
séjour en France.

M. de Laage a été très heureux  
de revoir Paris, qui est toujours,  
écrit-il, la merveille du monde  
moderne.

### IL FIT SON TESTAMENT ET FUT SON PROPRE HERITIER

C'était un brave savetier qui  
toute la journée travaillait dans  
son échoppe et gagnait miséra-  
blement sa vie. Tel celui que nous  
a dépeint La Fontaine, il chan-  
tait du matin au soir et il était  
sans aucun doute heureux de son  
sort lorsqu'un beau matin la for-  
tune s'abattit sur lui.

N'avoir pas un sou vaillant,  
vivre au jour le jour et se trou-  
ver soudain à la tête d'une rente  
annuelle de six mille francs, c'est  
là ce qu'on peut appeler une bon-  
ne fortune, il nous semble, et comme  
vous voudriez probablement en  
recevoir une...

Si vous êtes possesseur d'un  
billet de loterie, ou si vous at-  
tendez la mort de l'oncle à héritage,  
le hasard peut vous ména-  
ger de ces surprises qu'il nous  
coute peu, soit dit en passant, de  
vous souhaiter ici. Mais ce qui,  
en l'occurrence, est vraiment peu  
banal, c'est que notre homme n'a-  
vait ni l'un ni l'autre ni le billet,  
ni l'oncle.

Seulement il ressemblait étran-  
gement à un de ses concitoyen-  
s, gros propriétaire de l'endroit, et  
ce fut là le secret de sa fortune,  
comme on va le voir.

Il y a quelque temps, dans une  
petite ville du duché de Luxem-  
bourg, mourait subitement un  
des hommes les plus riches du  
pays. Il était mort sans avoir fait  
de testament, et le défaut de cet  
acte allait priver la veuve de sa  
succession, lorsqu'elle s'avisa d'un  
expédition pour s'assurer de  
l'héritage. Elle echa la mort de  
son mari et fit venir chez elle un  
vieux cordonnier son voisin, qui  
était le sosie du défunt. Puis elle  
lui expliqua ce que elle attendait  
de lui. Il devait se mettre au lit,  
chez elle, faire le malade, et dans  
cette position, dicter un testam-  
ent par lequel il abandonnait  
tout son bien à sa femme. Sur la  
promesse d'une bonne récom-  
pense, le savetier accepta.

Dès lors chacun devait jouer  
son rôle pour mener l'affaire à  
bonne fin.

On fit venir le notaire. A son  
arrivée, la dame, tout en larmes,  
était plongée dans une affliction  
profonde à la vue du danger qui  
courait son cher époux. Puis le  
tabellion adressa au pseudo-ma-  
lade presque enroué sous les cou-  
vertures, les questions nécessai-  
res pour qu'il manifestât sa volon-  
té.

Le vieux cordonnier malin,  
souponnant profondément et fai-  
sant la mine d'un homme qui,  
bientôt, va quitter cette vallée de  
larmes, répondit d'une voix fai-  
ble:

— Mon intention est de laisser  
tout ce que je possède à ma fem-  
me. Je veux toutefois qu'elle pré-  
leve tous les ans sur ses revenus  
une somme de six mille francs qu'  
elle donnera à mon vieux ami le  
cordonnier qui a toujours été un  
bon voisin rempli d'égards pour  
moi. C'est un fort brave homme  
qui m'a rendu de signalés servi-  
ces et qui mérite d'être secouru.  
Je veux qu'il soit heureux pour le  
reste de ses jours et qu'il n'ait  
plus à travailler.

Le notaire transcrivit fidèle-  
ment les dernières volontés du  
moribond. La veuve fut frappée  
comme d'un coup de foudre lors-  
qu'elle entendit ces paroles, mais  
elle n'osa rien dire, et pour cause.

Et voilà comment notre brave  
savetier vit maintenant de ses  
rentes et à la grande stupéfaction  
il faut bien le dire, des gens de  
son quartier...

A l'encontre de celui de la fable,  
il n'a perdu ni sa voix, ni sa gal-  
lé, et sa fortune ne l'empêche  
pade dormir.

### LE FRANÇAIS OFFICIEL EN ANGLETERRE.

On ignore peut-être que le  
français, le vieux français, reste  
la langue usitée dans certaines  
proclamations royales en Angli-  
terre.

Ainsi, lorsque le "King's Assent"  
l'assentiment du Roi, est donné  
devant le trône, à la "Painted  
Chamber", le clerk s'écrite dans  
la langue de nos pères.

— Le Roy le veut.  
De même, si le bill qu'il s'agit  
d'approuver est un "money-bill",  
le clerk ajoute, après une pronon-  
ciation de révérence:

— Le Roy remercie ses bons su-  
jets, accepte leur bénévolence, et  
ainsi le veut.

Il n'est pas jusqu'à la fameuse  
proclamation d'avènement au tro-  
ne, faite du haut des marches du  
Stock-Exchange, qui ne soit pré-  
cédée de l'appel traditionnel des  
hérauts français au temps jadis:  
— Oyez!oyez! oyez!

Hélas! le temps a défigurés  
vieux mot du pays français. Et  
aujourd'hui, le héraut anglais,  
flegmatique, crie trois-fois au  
peuple:

— Oh! yes! oh! yes! oh! yes!

La beauté physique est rela-  
tive: entre elle et la beauté abso-  
lue, il y a la même différence  
qu'entre le fini et l'infini.

Ailleurs nous publions une let-  
tre de Mlle Grace King sur  
Edimbourg et la littérature écossaise.  
Nous croyons être agré-  
ables à nos lectrices et lecteurs  
en leur offrant deux échantillons  
de cette littérature.

**The Kiss** (Robert Burns)  
"Humid seal of soft affections,  
"Tenderest pledge of future  
bliss,  
"Dearest tie of young connec-  
tions,  
"Love's first snowdrop, virgin  
kiss."

**Waverley Novels** (Sir Walter  
Scott)  
"When a gentleman has made  
"a mistake and he gets aware of  
"it, the only thing he can do is  
"to own it, and to say he is sor-  
"ry for it."

Nous traduisons:  
**Le Baiser:**  
"Sceau humide de douces affec-  
tions,  
"Promesse la plus tendre de fé-  
licité future,  
"Nœud le plus cher de relations  
nouvelles,  
"Premier flocon de neige de l'A-  
mour,  
"Baiser de Vierge.

**Waverley Novels:**  
"Quand un gentilhomme (un  
"homme de bien) a fait une er-  
"reur, et qu'il s'en aperçoit, la  
"seule chose qu'il puisse faire  
"est de l'avouer et de dire qu'il  
"la regrette."

### ON VOULAIT LES EX- PULSER, ILS S'IMPRO- VISERENT DENTISTES

C'est un bien singulier procès  
que l'on juge actuellement à Mos-  
cou.

Les accusés sont plus de cinq  
cents, les témoins, trois cents et  
ce sont tous des dentistes.

A la suite de quelles circon-  
stances s'est effectuée cette bizar-  
re mobilisation d'inculpés denti-  
stes? Vous allez le comprendre.

En Russie, les juifs n'ont le  
droit d'habiter librement que  
certaines provinces nettement  
déterminées. Dans les autres et  
dans les grandes villes, à Moscou  
comme à Saint-Petersbourg, cer-  
taines catégories de juifs sont  
seules admises à séjourner. Par-  
mi ces catégories privilégiées, il  
faut comprendre celle des den-  
tistes.

Que firent donc les juifs dés-  
ireux de tourner la loi et d'exercer  
en paix le commerce qui leur  
plairait le mieux? Ils s'improvi-  
sèrent dentistes.

Cela fut facile. En s'inscrivant  
pendant trois ans chez un profes-  
seur diplômé ils passèrent en-  
suite devant une commission mé-  
dicale le plus facile des examens.

Dans ces six dernières années  
il y eut à Moscou des nuées de  
dentistes qui n'arrachaient ja-  
mais une dent mais qui, en re-  
vanche, trafiquaient dur et trai-  
taient tout autre chose que de  
l'odontologie. Il était même de  
venu difficile de rencontrer un  
juif qui ne fût pas "zoubnoi  
vratch", c'est-à-dire arracheur  
de molaïres qualifié. Le pouvoir,  
souponneux, s'amusait de voir une  
profession si encombrée. Les den-  
tistes véritables à leur tour  
entrèrent en campagne et l'on fit  
une loi nouvelle qui augmentait  
de beaucoup le programme des  
études nécessaires à l'obtention  
du fameux diplôme de "zoubnoi  
vratch".

C'était, croyait-on, fermer la  
porte aux abus et du même coup,  
permettre l'expulsion. Mais les  
juifs russes sont persévérants. Il-  
s'étaient dentistes envers et con-  
tre tous. En belles et bonnes rou-  
bles, ils réussirent à se procurer  
des diplômes qui portaient une  
date antérieure à la promulga-  
tion de la nouvelle loi. La police  
le sut. Il y eut de savantes en-  
quêtes et l'on fit la chasse aux  
faux dentistes. On découvrit mé-  
me une agence complètement or-  
ganisée pour vendre aux juifs des  
diplômes antidatés. La mesure  
était comble. Les poursuites  
commencèrent, d'où le peu banal  
procès d'aujourd'hui.

Il y a des montagnes de dos-  
siers, une foule de témoins, des  
patients, des clients, des denti-  
stes pour de bon, des avocats émi-  
nents, et tout cela pour savoir  
s'il sera permis à un juif de  
tablir dentiste à Moscou.

On ne voit ces choses-là qu'en  
Russie.

### LIGUE DE JEUNES FILLES CONTRE LE MARIAGE.

On a dit que les jeunes gens  
d'aujourd'hui étaient des égoï-  
stes. Et c'est une des raisons pour  
lesquelles, parait-il, le nombre  
des mariages va diminuant.  
Mais ce défaut n'est pas particu-  
lier au sexe fort, contrairement à  
ce que vous pourriez croire, gen-  
tes lectrices. Voici, en effet,  
qu'on nous annonce de Mexico  
que quinze jeunes filles, employé-  
es dans les administrations publi-  
ques viennent de créer une ligue  
contre le mariage. Par une pro-

pagande discrète mais active, el-  
les s'efforcent d'augmenter le  
nombre de leurs adhérentes. L'ob-  
jet de cette ligue est d'encoura-  
ger le plus possible les jeunes  
fonctionnaires mexicaines à rester  
dans le célibat qui leur permet  
une indépendance précieuse et  
une vie plus large.

Voilà, n'est-ce pas, de l'égoïsme  
tres compris, ou nous ne nous y  
connaissions pas.

### LA SITUATION AU MAROC

De la Presse Associée, de Paris:  
Un de nos correspondants de  
Tanger nous envoie le résultat  
d'une conversation qu'il a eue ré-  
cemment avec le général Lyautey.

— Il ne faut pas s'emouvoir  
autre mesure des alertes et escar-  
mouches qui ont eu lieu derniè-  
rement. Il faut seulement maintenir  
une unité absolue dans les mou-  
vements et c'est ce à quoi je m'ap-  
plique. En réalité, il nous faudrait  
beaucoup plus de soldats, mais,  
je connais et j'apprécie les rai-  
sons qui interdisent au gouverne-  
ment de rien distraire, dans une  
période de tension européenne, des  
forces actives et de réserve par  
lesquelles est assurée la défense  
nationale.

— L'œuvre accomplie est déjà  
considérable?

— Certes, jugez-en. Les premi-  
ers mois du protectorat ont été  
consacrés au déblaiement, et grâce  
à l'admirable élan de nos troupes  
et de leurs chefs, nous avons  
déblayé très loin. De Fez à Mara-  
kech, on sait dès maintenant que  
la paix française, base du déve-  
loppement matériel et social du  
Maroc, s'impose par la victoire à  
qui ne l'accepte pas.

— A côté du besoin d'argent?

— Evidemment. Après notre éta-  
blissement dans ce pays, il nous  
faut l'organiser et le mettre en va-  
leur; pour cela, l'argent est né-  
cessaire. Cet argent nous sera  
donné sous le contrôle des cham-  
bres, c'est-à-dire- et j'y tiens  
avec toutes garanties quant à son  
emploi. Il faut payer les créan-  
ciers du Makhzen, il faut ouvrir des  
routes, instruments de commerce  
et de pacification. Il faut aussi  
que les directions, les services-cen-  
traux et les états-majors puissent  
s'installer ailleurs que sous les  
tentés qui les ont abrités jusqu'  
ici. Ce sont là des dépenses de  
première nécessité.

— Quelle est ensuite, d'après  
vous, l'œuvre la plus utile?

— Ensuite il nous faut un port.  
La France ne travaille pas au Ma-  
roc pour elle seule. Nous avons  
des devoirs aussi bien vis-à-vis  
des commerçants étrangers que  
vis-à-vis de nos nationaux. Aux  
uns et aux autres nous devons  
d'urgence un port où l'on puisse  
débarquer en sûreté. Or, ce port  
n'existe pas. Tout le monde s'en  
plaint légitimement et, de ce fait,  
le commerce subit actuellement  
une crise terrible. Les plans,  
heureusement, sont prêts. Dans  
un mois, nous mettrons les tra-  
vaux de Casablanca en adjudica-  
tion.

En même temps, nous cré-  
erons des hôpitaux et des écoles.  
— Et puis?

— Et puis viendra la question  
des chemins de fer, mais à cha-  
que jour suffit sa peine, comme dans  
toute œuvre sérieuse, il faut bâ-  
tir les assises.

— Et au point de vue général?

— Que vous dirais-je? Le sul-  
tan nous assure le plus loyal ap-  
pui. Les puissances étrangères  
observent à l'égard du protec-  
torat une attitude courtoise dont  
je suis reconnaissant. Le  
pays s'intéresse à tous nos efforts.  
Nous tâcherons de le satisfaire.

### LES INCENDIES DE FORETS EN FRANCE

Les incendies de forêts se mul-  
tiplient à tel point que la So-  
cété nationale d'agriculture a ju-  
gé prudent et urgent de recher-  
cher des moyens sérieux de les  
circonscrire par des défenses na-  
turelles et d'en annihiler presque  
totalement les effets.

M. Marchal lui avait proposé  
récemment des plantations igni-  
fuges séparant par ilots les arbres  
de nos forêts. M. Rivet, profes-  
seur à l'Institut agronomique,  
vient de reprendre et d'apuyer  
cet excellent projet.

Il propose, comme M. Marchal,  
des semis de lierre, de cactus et  
d'autres plantes résistant au feu,  
dont on formerait des haies d'i-  
solement.

M. Audiffred a demandé la pu-  
blication des rapports de ces deux  
spécialistes. Ces rapports feront  
l'objet d'une étude spéciale de la  
Société d'agriculture, qui compte  
soumettre prochainement au mi-  
nistre de l'agriculture, un projet  
d'ensemble pour la sauvegarde  
des forêts françaises contre l'in-  
cendie.

### VOL DE GLOBES.

Des voleurs ont enlevé, hier  
matin, du magasin de M. Steve  
Giolla, 701 rue Bienville, des  
globes et des réflecteurs électri-  
ques valant \$15.

### LE JUBILE DU CHOCOLAT.

Excelsior —  
Il y a quatre cents ans exacte-  
ment que le chocolat a été intro-  
duit en Europe. Ce fut en Espa-  
gne, en l'an 1513, en effet, que l'on  
prépara pour la première fois la  
délicieuse denrée. Son usage  
avait été emprunté aux Mexi-  
cains par quelques hardis navi-  
gateurs de la péninsule ibérique.  
Ils lui avaient donné les indigènes  
du Nouveau-Monde et qui pro-  
vient de l'assemblage des mots  
"choco" (cacao) et "lail" (eau).

En France, le chocolat connut  
rapidement une vogue étonnante.  
Elle reçut sa consécration "offi-  
cielle" lors du mariage de Louis  
XIV avec Marie-Thérèse, fille de  
Philippe IV. Cependant, les dé-  
tracteurs ne manquèrent point, et  
l'on cite un long mémoire du père  
Brancaccio, daté de 1864, et inti-  
tulé: "De uso et potu chocola-  
tan diatriba," où le chocolat est  
violemment pris à partie.

### LE DANGER DES CHAPEAUX DE FEUTRE.

Lancet, le grand journal médi-  
cal anglais, signale un fait des  
plus importants, constituant pour  
la clientèle de la chapellerie en  
général un danger sérieux. La  
préparation des feutres qui ser-  
vent à la fabrication des cha-  
peaux aujourd'hui portés par tout  
le monde se fait au nitrate de  
mercure et ses ouvriers employé-  
s à ce que l'on appelle le secré-  
tage ou le frotement des poils  
adhérents aux feutres (les plus usi-  
gés sont celles de lapin) se trou-  
vent exposés à l'intoxication mer-  
curielle, qui peut avoir des  
conséquences graves. Un chapeau  
de feutre livré au commerce con-  
tient 0.138 de mercure. On y  
trouve aussi de l'arsenic. L'ache-  
teur n'est donc plus sûr d'être à  
l'abri sous cette coiffure, qui peut  
lorsqu'il transpire, avoir des  
inconvenients pour le tissu ca-  
pillaire.

C'est terrible!

Un quinquagénaire en train de  
se déplumer dit devant sa glace  
et avec un soupir:

— Autres temps, autres mœurs  
Autrefois je ne passais la main  
dans les cheveux. A présent,  
à chaque coup de peigne, ce  
sont mes cheveux qui passent  
dans ma main.

### FUNERAILLE D'UN SUICIDÉ.

L'individu qui s'est jeté à l'eau  
vendredi après-midi, était le  
frère de George McLaughlin qui  
est en prison accusé d'avoir  
étranglé sa femme, James Mc-  
Laughlin, le suicidé, a été enter-  
ré, hier. Il laisse une veuve et  
deux enfants. Les autorités judi-  
ciaires ont permis à George Mc-  
Laughlin d'assister aux funérai-  
les de son frère. Il était gardé  
par une escouade de police.

Lorsqu'une femme est heur-  
tée toute la famille l'est également.

### FLANEURS PUNIS.

Le recorder Gauthreaux a mis  
à l'amende de \$15, plusieurs in-  
dividus arrêtés par la police  
pour être des habitués des quar-  
tiers mal famés.

### LA LOI GAY-SHATTUCK.

L'officier Hart a arrêté, hier  
soir, au No. 900 rue Elmire, un  
cabaretier nommé Anthony La-  
bella, qui avait placé sa fem-  
me au comptoir des consommations,  
— ce qui est une violation de la  
loi.

**Le Meilleur  
Brevage  
sous le  
Soleil---**



**Drink  
Coca-Cola**

Cette boisson est la bienvenue dans  
toutes les parties, en tout temps  
et partout  
Elle est pétillante de vie et de douceur

**Délicieux  
Rafrachissant  
Desaltérant**

Demandez l'original—  
Refusez les imitations

Dans les  
Fontaines  
de Soda  
ou en  
Bouteilles

**THE COCA-COLA COMPANY, ATLANTA, GA.**  
Partout où vous voyez une flèche pointez au Coca-Cola.